

—Les secrets à exploiter (... les millions promis ... l'héritage du chevalier... ma puissance sur ces misérables !

Et, se pronant la tête à doux mains comme s'il se sentait devenir fou, il répéta :

—Que vais-je devenir !... que vais-je devenir !... Avoir espéré des millions... et rien ! rien !

—Le fait est qu'il faut faire votre deuil de ces millions, ricana le valet.

A cette réponse railleuse qui lui retirait toute espérance, un douloureux frissonnement secoua Paul qui, à demi hébété, légaya :

—Perdus !... sont-ils bien perdus ?

—Bien perdus ! appuya sèchement le serviteur.

A la crise violente avait succédé un désespoir lâche, vil, suppliant. Le jeune homme vint se jeter aux genoux de Bourguignon et, les yeux en larmes, des sanglots dans la voix, les mains jointes, il lui cria :

—Do grâce ! rends-moi ces millions... tu le peux... les morts n'ont pas emporté la fortune... Tu me l'as dit, elle est à moi... c'est le bien de ma mère... de ma mère que je devais retrouver... où est elle ?... Conduis-moi vers ma mère.

De railleuse qu'elle était, la figure du vieillard se fit implacablement sévère. Il recula de dégoût devant le misérable qui se roulait à ses pieds et d'une voix qui tonna vibrante de mépris :

—Ta mère ! dit-il. Ah ! tu y penses maintenant, rapace égoïste ! Sais-tu ce que tu as fait de ta mère ? Malheureux ! Tu l'as tué ! !

Et, comme Avril le regardait sans comprendre, Bourguignon continua :

—Oui, M. de Saint Dutasse t'avait laissé un bel héritage. Une mère et des millions... Mais, pour avoir la richesse, il fallait aller tout droit à celle qui pouvait te les donner... Toi, tu n'as vu que les richesses et, vaniteux, imbécile, débauché, tu t'es lancé à leur conquête, en refusant un guide, en repoussant chaque conseil... Quand tu devais agir vite, tu as perdu ton temps en de dangereuses amours hors de Paris. Contre tous les ordres tu t'es rebellé. Tu es resté sourd à tous les avis. Tu ne voyais que la fortune et, stupide orgueilleux, tu croyais pouvoir la gagner seul... Et pas une pensée pour ta malheureuse mère... Tu aurais eu les millions que jamais tu n'aurais songé à cette autre part de l'héritage.

—Pitié ! murmura Avril.

—Non, pas de pitié pour le parricide... car tu as tué ta mère. Au lieu de remplir la commission que je t'avais donné pour la Cardoze, tu es allé rue Laffitte, chez Mme de Jozères... Ne le nie pas... Jo l'ai appris par Mathis auquel Mme d'Arman-gis, à sa sortie de chez l'ex-procureur, est venue te demander, en laissant, en guise de carte, un feuillet déchiré du calepin que tu lui avais livré.

La voix de Bourguignon, à ce moment, devint lente et triste.

—Qu'as-tu fait, qu'as-tu dit chez de Jozères ? Jo l'ignore. Mais à coup sûr, ce sot orgueil qui t'empêchait de suivre mes conseils a dû te pousser à commettre une terrible imprudence qui a coûté la vie à ta mère.

La vanité féroce d'Avril devait achever sa perte. Au lieu de s'incliner bien humble sous la sévère parole de son juge, il céda au désir de prouver qu'il avait fait acte d'habileté.

—Non, je n'ai pas commis d'imprudence, dit-il. J'ai profité de votre confiance que la fortune avait doublé depuis quel-

ques jours, et à de Jozères, la Cardoze et Perrier, on leur prédisant le chiffre des millions, j'ai donné un délai de cinq jours pour me les restituer.

A cet avou, Bourguignon fit entendre un rire amer.

—Triple niais ! gronda-t-il. Ces scélérats t'ont oru mieux instruit que tu ne l'étais et, mettant à profit le terme que tu leur avais bêtement accordé, ils se sont hâtés de tuer celle dont ils convoitaient les millions qu'elle t'eût donnés. En parlant, tu as dit l'arrêt de mort de Mme Perrier et ils l'ont empoisonné.

Le vieillard avait à peine prononcé ce nom que Paul se releva en demandant d'une voix brève :

—Mme Perrier était donc ma mère ?

—Oui.

En apprenant à la fois et le nom et la mort de celle qui lui avait donné le jour, pas un mot d'affection ni de regret ne vint aux lèvres du jeune homme qui s'écria :

—Mais alors, j'hérite d'elle ! Jo ferai valoir mes droits à sa succession.

A cette épouvantable preuve d'avidité et de sécheresse de cœur, Bourguignon éclata d'une colère indignée :

—Tes droits ! cria-t-il, sur quoi comptes-tu donc les appuyer ?... Deux personnes pouvaient t'aider à prouver ta naissance : l'une était cette malheureuse femme, ta mère, pour laquelle ton cœur ne vient pas de trouver une seule parole de fils... l'autre, c'est moi qui, preuves en main, parviendrais à te faire rendre ta fortune... mais ces preuves, entends-tu bien, je les anéantirai... car je t'abandonne sans pitié.

Et, le doigt tendu vers le plafond :

—Remonte à ta mansarde, misérable ! Regagne ton galeas sans espoir de jamais m'attendrir... Ta punition sera de demander au travail ton existence de chaque jour en pensant toujours à cette fortune dont ta vaniteuse ineptie t'aura privé... Va-t'en ! Au nom de ta mère, je te maudis !...

Il y avait un tel accent d'autorité et d'impitoyable résolution dans ces paroles que Paul se courba épouvanté sous cette malédiction et, sans prononcer un mot, se dirigea vers la sortie du salon.

Mais, à la porte, il trouva de Valnac qui, pâle d'émotion, lui tendit le billet de Berthe en disant :

—Voici ce que j'ai juré de vous remettre à l'heure où tout serait perdu pour vous.

Et il s'effaça pour laisser partir le jeune homme emportant la lettre.

En se retrouvant dans sa mansarde, une rage froide s'empara d'Avril au souvenir de tout ce qui lui avait échappé... Le châtement prédit par Bourguignon commençait pour lui ! Sa cupidité inassouvie, sans cesse avivée par la mémoire, allait faire une incessante torture de cette vie de travail qui l'attendait.

Ce fut donc frémissant de colère qu'il ouvrit et lut la lettre de Mme d'Arman-gis.

—Sans cette femme, qui m'a fait perdre un temps précieux, j'aurais eu les millions ! gringa-t-il avec une indigne furie.

Et, emporté par la colère, il écrivit cette réponse, qui, trouvée entre les mains de Mme d'Arman-gis morte, devait faire croire à son suicide par amour :

“ Jo préfère la mort à ton amour. Jo te hais et je te méprise. — Paul Avril. ”

Il achevait de signer quand il entendit une voix qui s'écriait :

—Tiens, vous êtes donc venu faire un petit tour dans votre ancienne mansarde ?